

L'évasion de Saint-Lazare

Ce compliment devait le surprendre. Il demeura quelque temps à me considérer sans me répondre. Comme je n'en avais pas à perdre, je repris la parole pour lui dire que j'étais touché de toutes ses bontés, mais que la liberté étant le plus cher de tous les biens, surtout pour moi à qui on la ravissait si injustement, j'étais résolu de me la procurer cette nuit même, à quelque prix que ce fût ; et, de peur qu'il ne lui prît envie d'élever la voix pour appeler du secours, je lui fis voir une honnête raison de silence, que je tenais sous mon justaucorps. « Un pistolet ! me dit-il. Quoi ! mon fils, vous voulez m'ôter la vie pour reconnaître la considération que j'ai eue pour vous ? — À Dieu ne plaise ! lui répondis-je ; vous avez trop d'esprit et de raison pour me mettre dans cette nécessité ; mais je veux être libre, et j'y suis si résolu, que si mon projet manque par votre faute, c'est fait de vous absolument. — Mais, mon cher fils, reprit-il d'un air pâle et effrayé, que vous ai-je fait ? quelle raison avez-vous de vouloir ma mort ? — Eh ! non, répliquai-je avec impatience. Je n'ai pas dessein de vous tuer : si vous voulez vivre, ouvrez-moi la porte, et je suis le meilleur de vos amis. » J'aperçus les clefs qui étaient sur la table ; je les pris, et je le priai de me suivre en faisant le moins de bruit qu'il pourrait.

Il fut obligé de s'y résoudre. À mesure que nous avançons et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir : « Ah ! mon fils, ah ! qui l'aurait jamais cru ? — Point de bruit, mon père, » répétais-je de mon côté à tout moment. Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le père, tenant ma chandelle d'une main et mon pistolet de l'autre.

Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique qui couchait dans une chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna avec beaucoup d'imprudence de venir à son secours. C'était un puissant coquin, qui s'élança sur moi sans balancer. Je ne le marchandai point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine. « Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, » ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte. Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement, et je trouvai à quatre pas Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse.

Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet. « C'est votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ? » Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps.

Manon Lescaut, Première partie